

Les historiens d'Alexandre et la rhétorique des barbares

Thomas S. SCHMIDT
Université Laval

Comme l'ont montré, entre autres, les études capitales de François Hartog et d'Edith Hall¹, il existe dans la littérature grecque, dès l'époque classique, une véritable « rhétorique des barbares ». Hartog parlait d'une « rhétorique de l'altérité », Edith Hall d'une « grammar of associations ». L'idée générale est, dans les deux cas, la même: la représentation des barbares par les Grecs est basée sur des stéréotypes amplifiés ou même inventés et, au-delà de sa dimension idéologique touchant à la définition de l'identité grecque, elle revêt un aspect rhétorique, visible non seulement dans l'utilisation d'un vocabulaire propre, mais aussi dans la fonction littéraire et stylistique qu'elle remplit, en particulier par le jeu des contrastes entre Grecs et barbares.

Dans cette perspective, l'expédition d'Alexandre le Grand, qui marqua une expansion sans précédent du monde grec et de ses valeurs, pouvait être très facilement exploitée dans le sens d'une antithèse rhétorique entre, d'un côté, celui qui passait pour le champion de l'hellénisme et, de l'autre, les barbares incultes, féroces, arrogants et débauchés dont il avait triomphé et chez qui il avait répandu les valeurs grecques. Une illustration éclatante en est fournie dans le traité *Sur la fortune d'Alexandre* de Plutarque².

Ce traité (en réalité constitué de deux discours consécutifs) est en effet caractérisé par une opposition systématique entre Alexandre et les barbares visant à mettre en valeur les vertus du roi macédonien³. Un relevé exhaustif permet de montrer qu'à chaque fois (sans exception!) que des barbares sont mentionnés, c'est dans le but de faire ressortir par contraste les vertus d'Alexandre et les valeurs grecques en général. Cette opposition se manifeste de la première à la dernière ligne du traité. Par ailleurs, tous les traits traditionnellement associés aux barbares (sauvagerie, luxe, débauche, bassesse, inconstance, arrogance, etc.) s'y trouvent concentrés. Cette image fortement stéréotypée des barbares contribue, par le biais du contraste, à dresser un portrait tout aussi exagéré et idéalisé d'Alexandre. La conséquence en est une polarisation extrême : d'un côté, Alexandre est vu comme l'être vertueux par excellence, de l'autre les barbares réunissent en eux

¹ F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'Autre*, Paris, Gallimard, 1980; E. Hall, *Inventing the Barbarian. Greek Self-definition Through Tragedy*, Oxford, Clarendon Press, 1989.

² Plutarque, *De Alexandri Magni fortuna aut virtute*, Mor. 326D-345B.

³ Pour une évaluation de ces discours sous l'angle des barbares, voir notre étude *Plutarque et les barbares. La rhétorique d'une image*, Louvain-Namur, Peeters, 1999, p. 272-286.

tous les traits négatifs, qui sont eux-mêmes exagérés pour accentuer le contraste. Cette antithèse rhétorique s'explique évidemment par la nature et le contexte du traité : les deux discours du *De Alexandri fortuna* sont en effet de « brillants essais de rhéteur »⁴, des morceaux de bravoure qui obéissent en tous points aux règles de l'éloge rhétorique telles qu'énoncées dans les traités spécialisés de l'Antiquité⁵. De fait, les deux discours sur Alexandre représentent un puissant éloge du roi macédonien et l'image qu'ils transmettent à grand renfort de rhétorique est celle d'un Alexandre parfait. Il est donc normal d'y retrouver toutes les omissions, les amplifications et les exagérations rhétoriques propres à l'*encomion*, qui vise à donner une image strictement positive de la personne louée ; la « rhétorique des barbares » y joue un rôle essentiel.

Mais qu'en est-il des historiens? Comment les historiens, pris entre leur souci d'objectivité de chroniqueurs et leurs prétentions littéraires d'écrivains à part entière, se sont-ils comportés face à cette « rhétorique des barbares »? L'expédition d'Alexandre nous place, à cet égard, dans une situation privilégiée, puisqu'elle permet la comparaison de plusieurs versions du même fait historique. Parmi les auteurs retenus pour cette étude ne figureront pas, toutefois, les « historiens compagnons d'Alexandre », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Paul Pédech⁶. Il n'y sera donc pas question, sinon occasionnellement, des Callisthène, Onésicrite, Néarque, Ptolémée et autres Aristobule, dont les oeuvres ne sont transmises qu'à travers des extraits plus ou moins étendus et plus ou moins fidèles qui rendent difficile une appréciation d'ensemble⁷. L'examen portera uniquement sur les récits des cinq principales sources conservées de l'expédition d'Alexandre, à savoir le livre XVII de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, les livres III et IV des *Histoires* de Quinte-Curce, la *Vie d'Alexandre* de Plutarque, l'*Anabase* d'Arrien et l'*Épitomé* de Justin⁸. Le but poursuivi ne sera pas tant de mener une réflexion théorique sur les rapports entre

⁴ L'expression est de C. Froidefond dans l'introduction de son édition (en collaboration avec F. Frazier), *Plutarque, Oeuvres morales*, V, 1, Paris, Les Belles Lettres, 1990, p. 97. Pour des appréciations similaires, cf. nos références dans *Plutarque et les barbares*, p. 273-275.

⁵ Comme l'ont montré en particulier les études magistrales de M.R. Cammarota (« Il *De Alexandri Magni fortuna aut virtute* come espressione retorica: il panegirico », dans: I. Gallo (éd.), *Ricerche plutarchee*, Napoli, Arte Tipografica, 1992, p. 105-124, repris et amplifié dans *Plutarco, La fortuna o la virtù di Alessandro Magno, secondo orazione*, Napoli, M. D'Auria, 1998, p. 7-55) et d'A. D'Angelo (« Un 'encomio' di Alessandro Magno in Plutarco: il *De Alexandri Magni fortuna aut virtute*, or. I », dans: I. Gallo (éd.), *Seconda miscellanea filologica*, Naples, M. D'Auria, 1995, p. 173-184, et *Plutarco, La fortuna o la virtù di Alessandro Magno, prima orazione*, Naples, M. D'Auria, 1998, p. 7-29).

⁶ P. Pédech, *Historiens compagnons d'Alexandre*, Paris, Les Belles Lettres, 1984.

⁷ Sur les difficultés posées par l'examen de ces sources, voir les remarques méthodologiques de A.B. Bosworth, *From Arrian to Alexander. Studies in Historical Interpretation*, Oxford, Clarendon Press, 1988, p. 1-15. Cela n'enlève toutefois rien au mérite des études de Pédech, *Historiens compagnons*, et de L. Pearson, *The Lost Histories of Alexander the Great*, New York, American Philological Association, 1960.

⁸ Le lecteur s'étonnera peut-être de voir la *Vie d'Alexandre* rangée parmi les oeuvres d'histoire, alors que Plutarque s'en défend justement dans la préface de cette vie (cf. *Alex.* 1, 1), mais il admettra sans doute que cette biographie

l'histoire et la rhétorique que d'illustrer, à l'aide d'exemples concrets, les variations que des considérations rhétoriques ont pu introduire dans ces récits historiques⁹.

Examiner toute l'expédition d'Alexandre sous l'angle des barbares dépasserait toutefois largement le cadre d'un article de quelques pages. Aussi cette étude se limitera-t-elle au seul récit de la bataille d'Issos, restriction sans doute regrettable, mais qui permettra néanmoins, nous l'espérons, d'illustrer plusieurs aspects de l'utilisation rhétorique de l'image des barbares par les historiens d'Alexandre¹⁰. La bataille d'Issos, comme on le sait, est la deuxième des trois grandes batailles livrées par Alexandre contre Darius, après celle du Granique et avant celle de Gaugamèle. Elle eut lieu à l'automne 333. Alexandre y fut victorieux d'une imposante armée perse, mais ne parvint pas à mettre la main sur Darius, qui s'enfuit de justesse¹¹. Cependant, le contexte historique importe peu, somme toute, puisque l'objectif de notre étude n'est pas d'examiner ce que ces historiens ont rapporté, mais comment ils ont représenté les barbares à l'intérieur de leurs récits. A cette fin, nous avons identifié sept thèmes principaux se rapportant aux barbares que nous passerons en revue individuellement avant de procéder à une évaluation globale par auteur.

I

présente des affinités évidentes avec le genre historique, tout comme, inversement, le récit d'Arrien se rapproche, par de nombreux aspects, du genre de la biographie. Sur le caractère de la *Vie d'Alexandre*, voir notamment J.R. Hamilton, *Plutarch, Alexander. A Commentary*, Oxford, Clarendon Press, 1969, p. lxii-lxvi ; A.E. Wardman, *Plutarch's Lives*, London, Elek, 1974 ; T. Duff, *Plutarch's Lives. Exploring Virtue and Vice*, Oxford, Clarendon Press, 1999, p. 14-22 ; E. Badian, « Plutarch's Unconfessed Skill. The Biographer as a Critical Historian », dans Th. Hantos, éd., *Laurea internationalis. Festschrift für Jochen Bleicken zum 75. Geburtstag*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 2003, p. 26-44. Sur la valeur de l'*Anabase* d'Arrien, voir P.A. Stadter, *Arrian of Nicomedia*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1980, p. 60-114 ; A.S. Bosworth, *From Arrian to Alexander*, p. 135-156. Des remarques similaires sur la parenté entre histoire et biographie ont été faites à propos de Quinte-Curce (cf. E.I. McQueen, « Quintus Curtius Rufus », dans: T.A. Dorey (ed.), *Latin Biography*, London, Routledge, 1967, p. 17-43).

⁹ Une étude de ce genre pose inévitablement la question des sources de nos auteurs, tous postérieurs de plusieurs siècles aux événements qu'ils décrivent. Il ne saurait toutefois être question de refaire ici le travail de plusieurs générations de spécialistes et nous nous contenterons de renvoyer, le cas échéant, aux études qui font autorité parmi les plus récentes, en particulier celles de N.G.L. Hammond, *Three Historians of Alexander the Great. The so-called Vulgate authors, Diodorus, Justin and Curtius*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, et *Sources for Alexander the Great. An Analysis of Plutarch's Life and Arrian's Anabasis* Alexandrou, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

¹⁰ Les sections relatives à la bataille d'Issos chez les cinq auteurs sont les suivantes: Diodore, XVII, 30-38 ; Quinte-Curce, III, 2-13 ; Plutarque, *Alex.* 18-21 ; Arrien, *Anab.* II, 4-13 ; Justin, XI, 8-10.

¹¹ Il existe bien sûr une abondante bibliographie sur l'expédition d'Alexandre. L'ouvrage de J. Seibert (*Alexander der Grosse*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972) demeure une excellente entrée en matière (sur la bataille d'Issos, cf. p. 98-102), à compléter par des guides plus récents comme J. Roisman, *Brill's Companion to Alexander the Great*, Leiden, Brill, 2003 et I. Worthington, *Alexander the Great. A Reader*, London, Routledge, 2003. La bibliographie mise à disposition sur Internet par W. Heckel est un outil indispensable : <http://hum.ucalgary.ca/wheckel/alexande.htm>.

Nos cinq auteurs s'accordent pour dire que l'armée perse engagée à Issos était imposante. Les chiffres avancés sont impressionnants : Quinte-Curce (III, 2, 4-9) parle de 250 000 fantassins et 62 000 cavaliers, Diodore (XVII, 31, 2) et Justin (XI, 9, 1) de 400 000 fantassins et 100 000 cavaliers, Plutarque (18, 6) et Arrien (II, 8, 8) avancent même le chiffre de 600 000 hommes. Ces chiffres sont manifestement exagérés. Ils ont déjà été remis en doute par Polybe (XII, 17-22) et les modernes ont abondé dans ce sens¹². Nos auteurs ont dû les trouver tels quels dans leurs sources, même si la disparité des chiffres ne manque pas de surprendre et ne permet pas de conclusion assurée. L'exagération, en elle-même, n'est guère surprenante. Les sources ont pu biaiser les chiffres pour des raisons de propagande ou par exagération rhétorique¹³ : depuis Eschyle (dans les *Perses*) et Hérodote, le « grand nombre » est en effet une caractéristique habituelle des armées barbares dans la littérature grecque. A cet égard, il est intéressant de noter que nos cinq historiens ont tous retenu l'élément du grand nombre et qu'ils le rappellent à plusieurs reprises dans leurs textes. Diodore (XVII, 31, 2; 32, 4; 33, 1), Plutarque (20, 8) et Arrien (II, 5, 3) font état du πλῆθος τῆς (τῶν Περσῶν) στρατιᾶς, Quinte Curce (III, 3, 28; 8, 18) évoque l'effet saisissant de cette *ingens multitudo* et Justin (XI, 9, 2 et 7) mentionne lui aussi la *multitudo hostium* et la *turba hostium*.

S'ils s'accordent sur l'élément du grand nombre, ils en font toutefois un usage variable. Ainsi, Diodore (XVII, 32, 4) n'en fait qu'une courte mention destinée à évoquer la défection de la population locale, qui prit parti pour Darius en raison de son écrasante supériorité numérique. Chez Justin (XI, 9, 2-3), la mention est également très brève, mais elle sert à justifier la détresse momentanée (*metum*) qui s'empare d'Alexandre à l'arrivée de cette gigantesque armée. Plutarque se limite lui aussi à une courte phrase pour préciser l'importance numérique de cette armée (18, 6) ; en revanche, elle lui permet d'introduire un thème qu'il développera immédiatement après (chap. 19 et surtout 20), celui de la présomption de Darius, qui contraste implicitement avec le caractère réfléchi et assuré d'Alexandre.

Quinte-Curce adopte un point de vue similaire à celui de Plutarque, mais chez lui la description de l'armée perse est extrêmement détaillée (III, 2, 2-9) et s'ouvre sur une évocation

¹² Voir en particulier les discussions détaillées (avec bibliographie) de P. Pédech, *Polybe. Histoire, Livre XII*, Paris, Les Belles Lettres, 1961, p. 104-115, et de F.W. Walbank, *A Historical Commentary on Polybius*, vol. II, Oxford, Clarendon Press, 1967, p. 364-376. Cf. aussi J.R. Hamilton, *Plutarch. Alexander*, p. 48 ; A.B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander*, Oxford, Clarendon Press, 1980, p. 209 ; J.E. Atkinson, *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni Books 3 and 4*, Amsterdam, J.C. Gieben, 1980, p. 102-108.

¹³ Cf. Bosworth, *Commentary on Arrian*, p. 199 ; W.P. Guthrie, « Persian Army Strengths in Arrian-Ptolemy », *AncW* 30.2 (1999), p. 129-132.

tout aussi imagée de l'orgueil et de la présomption de Darius (III, 2, 10-19). Par la suite, Quinte-Curce revient une nouvelle fois sur la grandeur de cette armée et nous offre un tableau très détaillé de son faste et sa somptuosité (III, 3, 8-28). Son intention est de montrer que cette gigantesque armée, à cause de son luxe et de sa mollesse, était inapte à combattre les troupes disciplinées et aguerries d'Alexandre. Il s'agit là aussi d'un stéréotype traditionnellement associé aux armées barbares, mais il est intéressant de relever que Quinte-Curce est le seul parmi nos cinq sources à introduire cet élément ici. Il est fort possible que son récit (ou celui de sa source) s'inspire d'Hérodote¹⁴ ; il reste que ce développement rhétorique lui est propre.

Quant à Arrien, bien qu'il donne un certain nombre de détails sur la composition de l'armée perse, sa description demeure tout à fait neutre et ne semble mettre en évidence aucun aspect particulier, ni chez Alexandre, ni chez Darius. Évidemment, la disproportion des forces en présence parle d'elle-même, mais Arrien n'en tire pas parti explicitement ; au contraire, il prend ses distances face au chiffre de 600 000 hommes qu'il avance¹⁵.

Comme il est apparu ci-dessus, le thème de la « multitude des barbares » a reçu un traitement qui varie considérablement d'un auteur à l'autre : trois n'en font qu'une courte mention (Diodore, Plutarque, Justin), deux une relation plus détaillée (Quinte-Curce, Arrien) ; le ton est tantôt neutre et descriptif (Diodore, Arrien), tantôt apologétique (Justin), tantôt moralisateur (Quinte-Curce, Plutarque) ; d'un point de vue rhétorique, l'antithèse entre les Grecs et les barbares n'est véritablement exploitée que par Quinte-Curce. Les sources utilisées par nos auteurs n'expliquent cependant pas toutes ces différences : certes, Justin pourrait suivre ici une source non identifiée¹⁶, mais si l'on admet que la source principale de Diodore et de Quinte-Curce est Clitarque¹⁷, force est de constater qu'ils en ont fait une utilisation radicalement différente. Plutarque, en introduisant le thème de la présomption de Darius, rejoint Quinte-Curce et pourrait avoir suivi la même source que lui (Clitarque)¹⁸, mais son traitement est, là encore, nettement différencié, comme on le verra également dans la section suivante.

II

¹⁴ Cf. J. Blänsdorf, « Herodot bei Curtius Rufus », *Hermes* 99 (1971), p. 11-24 (en particulier p. 13-18) ; J. E. Atkinson, *Commentary on Curtius*, p. 101-102, 107, 120-121 ; N. G. L. Hammond, *Three Historians*, p. 47-48.

¹⁵ En l'introduisant par la formule ἐλέγετο conformément à ce qu'il précise dans sa préface en I, 1, 3 (cf. A. B. Bosworth, *Commentary on Arrian*, p. 209).

¹⁶ Cf. N. G. L. Hammond, *Three Historians*, p. 98 et 113.

¹⁷ Cf. N. G. L. Hammond, *Three Historians*, p. 51 et 117-118.

¹⁸ Cf. N. G. L. Hammond, *Plutarch and Arrian*, p. 49-54.

Au thème de la multitude est en effet lié, chez certains auteurs, celui de la présomption dont fait preuve Darius et qui amène celui-ci à commettre une erreur fatale : celle de ne pas écouter Amyntas, un transfuge macédonien qui lui conseillait d'attendre Alexandre dans la plaine, mais de l'attaquer dans les défilés, là où sa supériorité numérique ne lui était d'aucun avantage.

Cette présomption de Darius, qui est également un trait traditionnel des barbares et qui fait notamment penser à l'orgueil d'un Xerxès (par ailleurs mentionné par Quinte-Curce en III, 2, 2 et 10, 8)¹⁹, est totalement omise par Diodore²⁰ et par Justin. En revanche, Plutarque revient par deux fois sur la confiance qu'inspirait à Darius la supériorité numérique de son armée (18, 6 et 19, 1) et invite implicitement son lecteur à expliquer de cette façon l'erreur stratégique qu'il a commise (20, 1-6). Quinte-Curce (III, 4, 2-8) s'attarde lui aussi longuement sur l'erreur de Darius (sans toutefois faire intervenir Amyntas dans son récit) et même s'il ne la lie pas directement à la présomption de Darius, il est évident que la longue description de l'armée perse et de l'orgueil du roi qui précède induit le lecteur à tirer cette conclusion. Quant à Arrien, son récit mentionne l'erreur de Darius en relation avec Amyntas (II, 6, 3-7), mais l'attribue non pas tant à la présomption du Grand-Roi qu'à celle de ses conseillers et de son entourage immédiat²¹.

L'exploitation de ce thème est donc, une fois encore, très variée. Les sources peuvent expliquer en partie cet état de fait. Visiblement, la « vulgate » ne retenait pas l'épisode d'Amyntas, puisque ni Diodore, ni Quinte-Curce, ni Justin ne le mentionnent. Quinte-Curce, cependant, commente abondamment l'erreur de Darius, dont sa ou ses sources devaient faire état²². Plutarque et Arrien, en tout cas, semblent puiser à la même source, mais il est frappant de constater que leur traitement est très différent. Toujours est-il que l'erreur de Darius inspire à chacun des trois auteurs qui la mentionnent une réflexion personnelle sur le rôle de la Fortune dans les circonstances de cette bataille : Plutarque dit qu'« Alexandre reçut donc de la Fortune (τύχη) l'avantage du lieu » (20, 7), Arrien évoque l'intervention providentielle de « quelque divinité » (τι καὶ δαιμόνιον τύχον, II, 6, 6)²³ et Quinte-Curce indique que la Fortune déjoua les plans de Darius (*omni ratione potentior fortuna*, III, 8, 29). Il est bien possible que cet élément

¹⁹ Sur la coloration hérodotéenne de cet épisode chez Quinte-Curce, cf. J. Blänsdorf, « Herodot bei Curtius », p. 23 ; N. G. L. Hammond, *Plutarch and Arrian*, p. 49.

²⁰ Diodore rapporte toutefois une autre grave erreur de Darius dans l'épisode de Charidème qui précède immédiatement (XVII, 30). Quinte-Curce relate également cet incident, mais dans une version sensiblement différente (III, 2, 10-19). Sur les différences entre les deux récits, cf. J. E. Atkinson, *Commentary on Curtius*, p. 108-109.

²¹ Elle participe néanmoins de la volonté d'Arrien de dénigrer le comportement de Darius à Issos (cf. A. B. Bosworth, *Commentary on Arrian*, p. 202).

²² Voir à ce sujet les remarques d'A. B. Bosworth, *Commentary on Arrian*, p. 202.

²³ Dans le discours qu'il fait prononcer à Alexandre devant ses troupes, Arrien explique l'erreur de Darius par l'intervention de « la divinité » (ὁ θεός, II, 7, 3).

remonte à une source commune, qui pourrait être Ptolémée et/ou Aristobule²⁴, mais il est remarquable que les trois auteurs ont choisi de mentionner cette part de chance dans les prémisses de la bataille d'Issos. Et il est d'autant plus remarquable que Diodore, qui accorde tant d'importance au thème de la τύχη dans son oeuvre²⁵, ne l'ait pas retenu ici. Soit sa source n'en faisait pas mention (mais elle devait dès lors être différente de celle de Quinte-Curce), soit il a délibérément choisi de ne pas l'insérer dans son récit, peut-être pour des raisons de concision.

III

Avant la bataille proprement dite, Darius parvint à mettre la main sur un camp de Macédoniens malades et invalides, qu'il fit torturer et mettre à mort avec la plus grande cruauté. Bien que la cruauté soit assurément l'un des traits le plus fréquemment associés aux barbares, qui, de surcroît, se prêtait bien à une antithèse avec les Grecs (par exemple pour mentionner leur comportement respectueux à l'égard des prisonniers), seuls deux de nos auteurs ont choisi de retenir cet épisode : Arrien, qui le mentionne brièvement (II, 7, 1), et Quinte-Curce, qui le décrit plus en détail (III, 8, 15) et qui en profite pour condamner la *barbara feritas* des courtisans perses, responsables selon lui de cet odieux massacre, ainsi que la faiblesse de Darius. Selon John Atkinson, cela permet à Quinte-Curce de mettre en évidence, par contraste, les différences de mœurs entre les Grecs et les barbares, de même que la confiance en soi et la détermination d'Alexandre²⁶. Quoi qu'il en soit, dans le cas de cet épisode, le recours aux sources n'explique rien, ni le silence des trois autres auteurs (Diodore, Plutarque et Justin), qui devaient disposer des mêmes sources que les deux autres, ni les différences de traitement dans les récits d'Arrien et de Quinte-Curce. Au contraire, ce sont visiblement des considérations narratologiques qui ont poussé Quinte-Curce à exploiter ce thème de façon rhétorique²⁷.

IV

Au même titre que la cruauté, la lâcheté est une caractéristique traditionnellement associée aux barbares et facile à exploiter dans la perspective d'une opposition aux Grecs. Cependant, aucun des cinq auteurs n'a mis en avant ce trait à propos de la bataille d'Issos. Au contraire, si l'on met à part Plutarque qui ne donne pas les détails du combat, tous s'accordent pour dire que les Perses se

²⁴ Cf. N. G. L. Hammond, *Plutarch and Arrian*, p. 222-223.

²⁵ Cf. K.S. Sacks, *Diodorus Siculus and the First Century*, Princeton, Princeton University Press, 1990, p. 36-42.

²⁶ J. E. Atkinson, *Commentary on Curtius*, p. 197.

²⁷ Selon W. Heckel (« One more Herodotean reminiscence in Curtius Rufus », *Hermes* 107 (1979), p. 122-123), ce passage porte lui aussi la marque d'une influence d'Hérodote, omise par J. Blänsdorf, « Herodot bei Curtius Rufus ».

battirent vaillamment et que la bataille fut longtemps indécise²⁸, ce qui est évidemment une manière de valoriser la victoire des troupes d'Alexandre. C'est seulement à la fin, dès le moment où Darius prend la fuite, que la débandade de l'armée perse qui s'ensuivit est décrite par Diodore (XVII, 34, 7-9), Quinte-Curce (III, 11, 15-19) et Arrien (II, 11, 2-7).

Il est intéressant de constater que le thème de la lâcheté barbare apparaît néanmoins dans le récit de trois de nos auteurs à l'occasion du discours prononcé par Alexandre pour exhorter ses troupes au combat. Quinte-Curce (III, 10, 4-10) et Arrien (II, 7, 3-9) en font état très longuement, et même Justin, en dépit de la brièveté habituelle de son récit, y consacre plusieurs lignes (XI, 9, 3-7). Ce discours, qu'il soit authentique ou non²⁹, rappelle habilement les victoires passées des Grecs et insiste entre autres sur le luxe et la débauche de l'armée perse tout en affirmant la supériorité naturelle des Grecs sur ces barbares, qualifiés de « lâches efféminés » (*inbellibus feminis*) par Quinte-Curce (III, 10, 10) et de « peuples les plus indolents et les plus mous de l'Asie » (ἀπονώτατά τε καὶ μαλακώτατα τῆς Ἀσίας γένη) par Arrien (II, 7, 5). Même si la structure du discours et la rhétorique déployée varient d'un auteur à l'autre³⁰, le fond est constitué des mêmes thèmes et des mêmes clichés, qui le situent dans la droite ligne des grands discours « nationalistes » des orateurs attiques³¹, et si les similitudes entre nos auteurs montrent qu'il existait à son sujet une tradition commune³², il est évident qu'il y a chez chacun d'eux une part de réécriture, visible notamment chez Quinte-Curce par l'évocation « hérodotéenne » de Darius et de Xerxès lors des Guerres médiques (III, 10, 8) et chez Arrien par la mention de l'expédition des Dix Mille sous le commandement de Xénophon, qui fut, comme on le sait, son grand modèle (II, 7, 8)³³. Nos auteurs ont visiblement estimé que le discours d'Alexandre méritait une mention particulière et ils en ont tous trois exploité avec force le potentiel rhétorique (même Arrien,

²⁸ Cf. Diodore, XVII, 33, 6-7 ; Quinte-Curce, III, 11, 1-10 ; Justin, XI, 9, 9 ; dans sa description détaillée de la bataille (II, 9-11), Arrien insiste moins sur la valeur des Perses, mais les efforts déployés par les Grecs prouvent que la résistance fut réelle (cf. en particulier l'attaque des cavaliers perses en II, 11, 2).

²⁹ Cf. A. B. Bosworth, *Commentary on Arrian*, p. 204.

³⁰ Ces différences sont bien mises en évidence par J. E. Atkinson, *Commentary on Curtius*, p. 223-225.

³¹ Cf. notamment les remarques d'A. B. Bosworth, *Commentary on Arrian*, p. 205.

³² Tradition commune ne veut pas dire source commune : il semble admis que Quinte-Curce et Justin suivaient la même source, qui n'est toutefois pas celle d'Arrien, qui rapporte très vraisemblablement la version de Ptolémée. Voir à ce sujet J. E. Atkinson, *Commentary on Curtius*, p. 223-225 ; A. B. Bosworth, *Commentary on Arrian*, p. 204 ; N. G. L. Hammond, *Plutarch and Arrian*, p. 221.

³³ Cf. J. E. Atkinson, *Commentary on Curtius*, p. 225. M.H. Hansen (« The Battle Exhortation in Ancient Historiography. Fact or Fiction ? », *Historia* 42, 1993, p. 161-180) a récemment soutenu que les discours d'exhortation rapportés par les historiens antiques, parmi lesquels il mentionne explicitement celui d'Alexandre avant la bataille d'Issos (p. 170), étaient de pures compositions littéraires sans fondement historique. N.G.L. Hammond (« The Speeches in Arrian's *Indica* and *Anabasis* », *CQ* 49, 1999, p. 250) s'est insurgé à juste titre contre cette théorie. Sans aller aussi loin que M. H. Hansen, on admettra toutefois que la part de réécriture littéraire de ces discours dans l'historiographie antique devait être importante.

d'ordinaire si sobre). L'absence de ce discours dans les récits de Diodore et de Plutarque en est d'autant plus remarquable : puisant aux mêmes sources, ils devaient nécessairement avoir connaissance de la tradition entourant ce discours, mais ils ont choisi de ne pas la mentionner³⁴. Chez Diodore, qui pourtant fait grand cas de discours dans son oeuvre³⁵, cette absence ne semble pas avoir d'explication immédiate³⁶. Pour Plutarque, en revanche, elle s'explique sans doute par le fait que son récit ne s'intéressait pas à la bataille en elle-même (qui n'est que succinctement décrite) et que le discours d'exhortation d'Alexandre n'y avait donc pas sa place.

V

Comme on l'a vu plus haut, l'écrasante supériorité numérique des Perses est mentionnée par chacun des cinq auteurs. Si l'erreur de Darius (ou l'intervention de la Fortune) a privé l'armée perse de cet avantage, il n'en reste pas moins que ce thème sert surtout à mettre en évidence la grande habileté stratégique d'Alexandre. Plutarque le dit expressément :

« Alexandre reçut donc de la Fortune l'avantage du lieu, mais sa stratégie fit plus encore pour la victoire que les faveurs du sort. Inférieur en nombre comme il l'était face à une telle multitude de barbares, il les empêcha de l'encercler, et lui-même, débordant avec son aile droite la gauche des ennemis et les attaquant de flanc, mit en fuite ceux qui se trouvaient en face de lui. »³⁷

L'illustration la plus parfaite en est donnée par Arrien : sa description de la composition et de la disposition de l'armée perse est immédiatement suivie par le long récit de la bataille elle-même (II, 11, 9), qui prend l'allure d'un véritable jeu d'échecs, tant Arrien insiste sur l'excellence des mouvements stratégiques d'Alexandre face à la multitude des barbares. Cette mise en valeur d'Alexandre s'accompagne d'un dénigrement de Darius, dont la lâcheté est mise en avant et qui, selon les termes appropriés de Brian Bosworth, apparaît ainsi comme le « polar opposite of Alexander »³⁸.

Il faut noter toutefois que cet élément est absent des récits de Diodore, de Quinte-Curce et de Justin. Et pourtant, la bataille fait l'objet d'une très longue relation chez Diodore (XVII, 33-34),

³⁴ A vrai dire, Diodore mentionne très brièvement qu'Alexandre exhorta ses soldats au combat avec des « propos de circonstance » (οἰκείοις λόγοις, XVII, 33, 1).

³⁵ Cf. K. S. Sacks, *Diodorus*, p. 93-108.

³⁶ Cf. toutefois les remarques faites ci-dessous dans la conclusion.

³⁷ *Alex.* 20, 7-8 (trad. R. Flacelière – E. Chambry, C.U.F., 1975): 'Αλεξάνδρῳ δὲ τὸν μὲν τόπον ἢ τύχῃ παρέσχευ, ἐστρατήγησε δὲ τῶν ἀπὸ τῆς τύχης ὑπαρχόντων πρὸς τὸ νικῆσαι βέλτιον, ὅς γε τοσοῦτῳ πλήθει τῶν βαρβάρων λειπόμενος, ἐκείνοις μὲν οὐ παρέσχε κύκλωσιν, αὐτὸς δὲ τῷ δεξιῷ τὸ εὐώνυμον ὑπερβαλὼν καὶ γενόμενος κατὰ κέρας, φυγὴν ἐποίησε τῶν καθ' αὐτὸν βαρβάρων.

³⁸ A. B. Bosworth, *Commentary on Arrian*, p. 213.

mais l'accent n'y est pas mis sur les exploits d'Alexandre ni sur son sens de la stratégie. Au contraire, il rapporte les hauts faits du frère de Darius (XVII, 33, 2-4) et explique qu'en raison de la valeur des combattants, la bataille demeura longtemps indécise (XVII, 33, 6-7). De même, Quinte-Curce (III, 11, 1-19), s'il vante certes la valeur des Macédoniens, met lui aussi en exergue les exploits des Perses et rapporte qu'ils moururent glorieusement (III, 11, 9), et Justin, sans décrire du tout la bataille, mentionne néanmoins qu'elle fut indécise jusqu'à la fuite de Darius (XI, 9, 9). Cette fuite, fait historique, est bien sûr mentionnée par tous les auteurs, mais tous ne la décrivent pas de la même façon : Diodore rapporte que Darius fut pris d'affolement et de peur après un combat acharné (XVII, 34, 7), Quinte-Curce la qualifie de fuite honteuse et indigne d'un roi (III, 11, 11), Plutarque (20, 10) et Justin (XI, 9, 9) ne font que la mentionner sans la juger, alors qu'Arrien dénonce une fois de plus la lâcheté de Darius (II, 11, 4-5). Quoi qu'il en soit, la présence ou l'absence de la mise en valeur du sens stratégique d'Alexandre dans le récit de nos auteurs semble pouvoir s'expliquer par les sources, si l'on admet que Diodore, Quinte-Curce et Justin suivaient ici la même tradition³⁹, différente de celle de Plutarque et d'Arrien, dont la source, centrée sur les exploits d'Alexandre, était vraisemblablement Aristobule et / ou Ptolémée⁴⁰.

VI

À la suite de la bataille, les Grecs mirent la main sur les fabuleuses richesses du camp perse. La richesse fait également partie des données traditionnelles entourant les barbares, surtout orientaux, et il n'est pas surprenant que nos cinq auteurs y fassent référence. Toutefois, tant Arrien (II, 11, 9-10) que Quinte-Curce (III, 11, 20 et 23) se contentent d'une simple mention, très brève⁴¹, tandis que Diodore et Plutarque exploitent plus abondamment ce thème. Quant à Justin (XI, 9, 11 et 10, 1-2), sa description est, comme toujours, très courte, mais sert à introduire l'idée que ce sont toute cette opulence et tout ce faste qui amenèrent Alexandre à « aimer les festins somptueux et le luxe de la table » (*luxuriosa convivium et magnificentiam epularum sectari*, XI, 10, 2), une critique qui n'est retenue par aucun des autres auteurs (ou du moins pas à ce stade de la narration)⁴². Diodore, pour sa part, mentionne brièvement ces richesses à l'occasion du pillage

³⁹ Voir la discussion détaillée des similitudes entre Diodore et Quinte-Curce par J. E. Atkinson, *Commentary on Curtius*, p. 235-237. Cf. aussi N. G. L. Hammond, *Three Historians*, p. 118, qui opte pour Clitarque.

⁴⁰ Cf. A. B. Bosworth, *Commentary on Arrian*, p. 198 ; N. G. L. Hammond, *Plutarch and Arrian*, p. 149.

⁴¹ Il faut toutefois noter qu'Arrien, contrairement aux autres auteurs, estimait que très peu de butin avait été pris à Issos, ce qui explique la brièveté de sa mention.

⁴² C'est toutefois l'un des rares endroits dans les livres XI à XIII où Justin adresse un blâme à Alexandre, cf. J. Thérèse, « Le moralisme de Justin », *AC*, 37, 1968, p. 551-588 (en particulier p. 564-565).

qui suivit la bataille (XVII, 35, 1-4), puis rapporte l'anecdote des pages d'Alexandre lui apprêtant son bain et son dîner dans la tente même de Darius, ce qui est interprété comme « le présage d'une hégémonie étendue à toute l'Asie » (οἰωνίσηται τὴν ὅλην τῆς Ἀσίας ἡγεμονίαν, XVII, 36, 5). La description la plus détaillée est toutefois celle de Plutarque (20, 11-13), qui concentre sa narration sur la tente de Darius et qui relate lui aussi l'anecdote du bain, en prêtant à Alexandre cette phrase: « Allons laver la sueur du combat dans le bain de Darius », ce à quoi l'un de ses compagnons aurait répondu: « Non, dans le bain d'Alexandre, car les biens des vaincus doivent appartenir au vainqueur et être appelés de son nom. »⁴³ De même, après avoir décrit en détail tout le luxe de la tente de Darius, Plutarque fait dire à Alexandre: « Voilà donc, apparemment, ce que c'était d'être roi! » (τοῦτ' ἦν, ὥς ἔοικεν τὸ βασιλεύειν, 20, 13). Plutarque est celui des cinq auteurs qui met le plus d'emphasis sur le thème de la richesse et il le seul à rapporter les bons mots d'Alexandre. Qu'il les ait trouvés dans ses sources (on a pensé à Clitarque)⁴⁴ ou qu'ils soient de son cru importe peu. En mettant l'accent sur cet élément dans sa narration, Plutarque a manifestement voulu mettre en évidence la simplicité d'Alexandre par opposition au faste de Darius et le faire paraître comme un vrai roi digne de ce nom.

Quant à Quinte-Curce, dont le récit est d'ordinaire si détaillé, son silence sur les fabuleuses richesses du camp perse étonne⁴⁵, mais s'explique par le fait que dans la suite immédiate de sa narration (III, 13, 4-17), il relate la prise du trésor royal à Sardes, ce qui lui donne l'occasion d'une évocation très imagée du thème de la richesse, sans qu'elle ne serve toutefois à la glorification d'Alexandre. Il est possible aussi qu'il suivait la même source qu'Arrien et qu'il ait estimé négligeable la quantité de butin prise à Issos. Cependant, pour l'avoir utilisée ailleurs dans son récit, il devait nécessairement avoir connaissance de la source suivie par Diodore et par Plutarque (qui est Clitarque selon toute vraisemblance). S'il ne l'a pas retenue, c'est qu'il avait fait un choix narratologique différent qui le distingue de Diodore et de Plutarque. Une fois de plus, les sources n'expliquent donc pas, à elles seules, les différences dans le traitement d'un même épisode.

VII

⁴³ Alex. 20, 12 (trad. R. Flacelière – E. Chambry, C.U.F., 1975): « Ἰωμεν ἀπολουσόμενοι τὸν ἀπὸ τῆς μάχης ἰδρῶτα τῷ Δαρείου λουτρῷ ». Καί τις τῶν ἐταίρων « Μὰ τὸν Δία » εἶπεν, « ἀλλὰ τῷ Ἀλεξάνδρου » τὰ γὰρ τῶν ἡττομένων εἶναί τε δεῖ καὶ προσαγορεύεσθαι τοῦ κρατοῦντος ».

⁴⁴ Cf. N. G. L. Hammond, *Plutarch and Arrian*, p. 52.

⁴⁵ Il évoque cependant brièvement « le luxe et l'opulence » (*omni luxu et opulentia*) de la tente de Darius (III, 11, 23).

Parmi le butin remporté par les Grecs se trouvaient aussi les femmes perses et notamment la mère, la femme et les deux filles de Darius. La beauté des femmes perses était légendaire et il n'est pas étonnant que ce thème apparaisse dans le récit de chacun de nos auteurs. C'était l'occasion de mettre en valeur le respect et la continence dont Alexandre fit preuve à leur égard, un élément qui devait figurer dans toutes leurs sources et qui ressemble fort à un thème de la propagande officielle⁴⁶. Quoi qu'il en soit, le traitement que lui réservent les cinq auteurs est à nouveau très différent. Justin (XI, 9, 12-16) y consacre une section qui, proportionnellement au reste de sa narration, est très importante et qui met l'accent sur la bonté et l'humanité d'Alexandre. Chez Diodore (XVII, 35, 3 - 36, 4 et 37, 3 - 38, 7) et chez Quinte-Curce (III, 11, 21-26 et 12, 1-26), l'espace réservé au traitement des femmes est également très étendu, mais tous deux commencent par relater en détail les violences faites aux prisonnières par les soldats grecs, avant de passer à la description de l'attitude respectueuse d'Alexandre, qui en est d'autant mieux mise en valeur⁴⁷. Tous deux terminent d'ailleurs leur narration par un éloge d'Alexandre, Quinte-Curce en vantant sa réserve et la clémence (*continentia et clementia*, III, 12, 21), Diodore en relevant sa compassion et son humanité (ἐλεον καὶ φιλανθρωπίαν, XVII, 38, 3) ainsi que sa sagesse (φρονήσεως, XVII, 38, 5). Cependant, si cet éloge est inconditionnel chez Diodore, qui dit que « de toutes les actions accomplies par Alexandre, je crois pour ma part qu'il n'en est aucune qui soit plus grande ni plus digne d'être mentionnée et consignée dans un ouvrage historique que sa conduite en cette occurrence »⁴⁸ et qu'il était normal « qu'Alexandre obtienne de la postérité les justes louanges que méritent ses vertus »⁴⁹, il est plus nuancé chez Quinte-Curce, qui estime que « si Alexandre avait pu garder jusqu'au terme de sa vie cette maîtrise de soi, je l'estimerai plus heureux... »⁵⁰ car il n'aurait pas dès lors commis tous les actes impies qu'on lui connaît.

Cet élément de critique est totalement absent de la narration de Plutarque, qui consacre également un très long développement à ce thème (21, 1-11), entièrement centré sur Alexandre, dont il mentionne la douceur, la bonté et l'humanité (ἡμέρου καὶ χρηστοῦ... φιλάνθρωπα, 21, 3) ainsi que la continence et la modération (ἐγκρατείας καὶ σωφροσύνης, 21, 11). Comme à propos des richesses, Plutarque cherche à faire ressortir le caractère véritablement royal

⁴⁶ Peut-être dérivé de Callisthène, cf. A : B. Bosworth, *Commentary on Arrian*, p. 220.

⁴⁷ Mêmes remarques chez J. E. Atkinson, *Commentary on Curtius*, p. 244.

⁴⁸ Diodore, XVII, 38, 4 (trad. P. Goukowsky, C.U.F., 1976): καθόλου δ' ἔγωγε νομίζω πολλῶν καὶ καλῶν ἔργων ὑπ' Ἀλεξάνδρου συντετελεσμένων μηδὲν τούτων μείζον ὑπάρχειν μηδὲ μάλλον ἄξιον ἀναγραφῆς καὶ μνήμης ἱστορικῆς εἶναι.

⁴⁹ Diodore, XVII, 38, 7 (trad. P. Goukowsky): Ἀλέξανδρος μὲν οὖν (...) τυγχάνετω καὶ παρὰ τῶν μεταγενεστέρων δικαίου καὶ πρέποντος ταῖς ἰδίαις ἀρεταῖς ἐπαίνου.

⁵⁰ Quinte-Curce, III, 12, 18 (trad. H. Bardon, C.U.F., 1961): *equidem hac continentia animi si ad ultimum vitae perseverare potuisset, feliciorum fuisse crederem...*

d'Alexandre : la faveur qu'il accorde à ces femmes est qualifiée de βασιλικωπατη (21, 5) et son contrôle de soi de βασιλικώτερον (plus royal que de vaincre ses ennemis) (21, 7). Une fois de plus, d'ailleurs, il lui prête un mot qui n'est transmis par aucune autre source, à savoir que « les femmes perses sont un tourment pour les yeux » (εἰσὶν ἀλγηδόνες ὀμμάτων αἱ Περσίδες, 21, 10), peut-être inspiré d'Hérodote⁵¹.

Quant à Arrien (II, 12, 3-8), bien qu'il décrive lui aussi en détail le respect dont Alexandre fit preuve envers les femmes perses, il éprouve le besoin de prendre ses distances par rapport à ces événements: « Personnellement, j'ai rapporté ces faits en ne les donnant ni pour vrais ni pour complètement invraisemblables. Quoi qu'il en soit, si les choses se sont passées ainsi, je loue Alexandre de sa compassion pour ces femmes, et en même temps des marques de confiance et d'honneur données à son ami ; s'il semble vraisemblable à ces historiens qu'il ait pu agir et parler ainsi, je ne l'en félicite pas moins pour cela. »⁵² Il faut noter toutefois que cette réserve ne se rapporte qu'à l'épisode de la visite d'Alexandre à la mère de Darius en compagnie d'Héphestion, prudemment introduit par λόγος ἔχει, qui fait suite à un autre épisode impliquant Léonnatus et explicitement tiré d'Aristobule et de Ptolémée. Si Arrien l'a retenu, malgré ses réserves, c'est qu'il lui permettait d'illustrer les qualités morales d'Alexandre. L'attitude d'Alexandre envers les femmes perses constituait en effet « a standard subject for rhetorical moralizing »⁵³ et nos cinq auteurs ont tous choisi d'en faire mention dans leur narration. En cela, ils n'ont fait que suivre leurs sources qui, visiblement, faisaient la part belle à cet épisode, même si le détail reste débattu⁵⁴. Une fois de plus, le traitement que lui ont réservé nos auteurs varie toutefois considérablement : la sobriété et la réserve d'Arrien contrastent avec les éloges dithyrambiques et inconditionnels de Diodore et de Plutarque, alors que les nuances de Quinte-Curce ajoutent une note critique.

VIII

⁵¹ Cf. J. R. Hamilton, *Plutarch. Alexander*, p. 56.

⁵² Arrien, *Anab.* II, 12, 8 (trad. P. Savinel, *Arrien. Histoire d'Alexandre*, Paris, 1984): καὶ ταῦτα ἐγὼ οὐθ' ὥς ἀληθῆ οὔτε ὥς πάντῃ ἄπιστα ἀνέγραψα. Ἄλλ' εἴτε οὕτως ἐπράχθη, ἐπαινῶ Ἀλέξανδρον τῆς τε ἐς τὰς γυναῖκας κατοικτίσεως καὶ τῆς ἐς τὸν ἐταῖρον πίστεως καὶ τιμῆς· εἴτε πιθανὸς δοκεῖ τοῖς συγγράψασιν Ἀλέξανδρος ὥς καὶ ταῦτα ἂν πράξας καὶ εἰπὼν, καὶ ἐπὶ τῷδε ἐπαινῶ Ἀλέξανδρον.

⁵³ L'expression est d'A. B. Bosworth, *Commentary on Arrian*, p. 222. Voir aussi les remarques du même ordre chez J. E. Atkinson, *Commentary on Curtius*, p. 255.

⁵⁴ Cf. J. E. Atkinson, *Commentary on Curtius*, p. 252-255 ; A. B. Bosworth, *Commentary on Arrian*, p. 220-222 ; N. G. L. Hammond, *Three Historians, passim* (voir en particulier les récapitulations p. 51, 113, 128) ; N. G. L. Hammond, *Plutarch and Arrian*, p. 49-54 et 224-225.

L'analyse qui précède, tout succincte qu'elle est, a montré qu'il existait entre les différents récits d'évidentes similitudes et, en même temps, des différences significatives dans le traitement des thèmes relatifs aux barbares. Il est indéniable que ces ressemblances et ces variations s'expliquent, du moins en partie, par le recours aux sources. Aucun de nos auteurs n'a été le témoin direct des événements qu'il décrit et toutes leurs informations proviennent donc des sources, assurément abondantes, dont ils disposaient au sujet de l'expédition d'Alexandre. De toute évidence, le traitement, par un auteur, de tel thème ou de tel épisode est *a priori* tributaire de sa présence ou de son absence dans la source utilisée, de même que de la manière dont celle-ci le présentait, même si cet aspect est la plupart du temps difficile à évaluer. Toutefois, comme il est apparu à plusieurs reprises au cours de notre étude, les sources n'expliquent pas tout. En particulier, les récits de Diodore, de Quinte-Curce et de Justin, dont il est admis à juste titre qu'ils appartiennent à la tradition dite de la « vulgate », présentent entre eux des différences fondamentales qui, en dépit des études détaillées qui leur ont été consacrées, s'expliquent mal par le seul recours aux sources. Parfois aussi, des rapprochements semblent pouvoir être établis entre les versions d'Arrien et de Quinte-Curce, ce qui fait supposer l'existence d'une source commune, mais dans le détail on constate que le traitement du même épisode par les deux auteurs est souvent radicalement différent. D'une façon générale, il faut admettre que les sources ne permettent pas de rendre compte adéquatement des disparités flagrantes qui existent entre les différents récits de la bataille d'Issos. Au contraire, il semble manifeste que nos auteurs ont procédé, parmi les données fournies par leurs sources, à des choix narratologiques personnels qui ont influé sur leur manière de présenter les événements. Aussi, en guise de conclusion, une brève récapitulation par auteur semble-t-elle appropriée.

Le récit de Justin est celui qu'il est le plus difficile d'évaluer quant à la rhétorique des barbares, puisqu'il ne s'agit que d'un résumé. Toutefois, en regard de la brièveté de sa narration, l'importance qu'il accorde au discours d'Alexandre et au respect dont celui-ci fit preuve à l'égard des femmes perses fait supposer que sa source (Trogue-Pompée) devait y consacrer de longs développements et mettre en évidence les vertus d'Alexandre. Un élément de critique (dont il ne faut pas surestimer l'importance)⁵⁵ est néanmoins perceptible dans la mention du luxe et du faste barbares, auxquels Alexandre aurait pris goût. Tous les autres thèmes barbares sont soit absents (la présomption et la cruauté de Darius), soit très brièvement évoqués (la supériorité numérique), sans qu'il soit possible d'en tirer quelque conclusion que ce soit. Toujours est-il que si, par ces

⁵⁵ Cf. J. Therasse, « Moralisme de Justin ».

omissions, le récit de Justin se rapproche de celui de Diodore, il ne s'en démarque pas moins nettement par la mention du discours d'Alexandre et par la critique de son goût du luxe, deux éléments qui rendent caduque l'idée que les deux auteurs suivaient servilement la même source. Justin a manifestement opéré des choix, même s'il est impossible de déterminer s'il les a faits de sa propre initiative ou s'il les a repris de l'auteur qu'il résumait.

Plutarque, en revanche, nous fournit un exemple intéressant d'adaptation des données. Parmi les sept éléments fournis par la tradition, il n'en a retenu que quatre: il a totalement omis de parler de la cruauté, de la lâcheté et du comportement des barbares lors de la bataille. L'absence de ces éléments s'explique de deux façons. D'une part, Plutarque ayant fait le choix de ne pas décrire dans le détail le déroulement de la bataille d'Issos, ils n'avaient pas leur place dans son récit (même s'ils développent, au sujet des barbares, des thèmes dont Plutarque fait grand cas ailleurs⁵⁶). D'autre part, leur absence semble participer d'un objectif bien particulier. En effet, parmi les traits retenus, il est manifeste que la mention de la multitude est subordonnée à une idée plus importante, celle de la confiance excessive de Darius, dont elle sert à expliquer l'erreur de jugement. La multitude des barbares (qui n'est décrite qu'en une courte phrase) n'intéresse Plutarque que dans la mesure où elle lui permet de mettre en évidence la présomption de Darius et, par contraste, de faire ressortir la supériorité stratégique d'Alexandre. Semblablement, les fabuleuses richesses que Plutarque décrit sont uniquement celles de la tente de Darius, et le bon mot qu'il attribue à Alexandre sert précisément à condamner cet excès de luxe. Ce sont donc deux conceptions opposées de la royauté qui ressortent du texte de Plutarque: celle d'un roi barbare présomptueux et épris de faste, contre celle d'un roi réfléchi et modéré. À cela, Plutarque ajoute l'idée de sa maîtrise de soi et de son respect envers les femmes, dont nous avons vu qu'il les qualifiait d'attitudes des plus dignes d'un roi⁵⁷. Il y a visiblement, chez Plutarque, une polarisation entre Alexandre et Darius, accentuée par la mention de la blessure que Darius, selon Charès, aurait infligée en personne à Alexandre (20, 9), un détail que Plutarque est le seul à retenir (avec prudence toutefois)⁵⁸.

La rhétorique des barbares, par son jeu de contrastes, est donc bien présente dans le texte de Plutarque, mais elle porte sur des éléments soigneusement choisis en vue d'un objectif

⁵⁶ Cf. notre étude *Plutarque et les barbares*.

⁵⁷ Sur le thème du bon roi dans la *Vie d'Alexandre*, cf. nos remarques *Plutarque et les barbares*, p. 287-291 ainsi que notre article « Barbarians in Plutarch's Political Thought », dans: L. de Blois et al., eds., *The Statesman in Plutarch's Works, Volume I : Plutarch's Statesman and His Aftermath : Political, Philosophical, and Literary Aspects*, Leiden-Boston, Brill, 2004, p. 227-235.

⁵⁸ Cf. J. R. Hamilton, *Plutarch. Alexander*, p. 52 ; E. Badian, « Plutarch's Skill », p. 30-32.

narratologique. Le récit est clairement centré sur la figure d'Alexandre, dont Plutarque fait ressortir certaines vertus en sélectionnant et en adaptant dans son matériel les éléments qui appuient sa conception. C'est précisément ce qu'il annonce dans sa célèbre préface de la *Vie d'Alexandre*⁵⁹ quand il demande au lecteur « de ne pas nous chercher chicane, si, loin de rapporter en détail et minutieusement toutes les actions célèbres de ces deux hommes, nous abrégeons le récit de la plupart d'entre elles. En effet, nous n'écrivons pas des histoires, mais des biographies, et ce n'est pas surtout dans les actions les plus éclatantes que se manifeste la vertu ou le vice. Souvent, au contraire, un petit fait, un mot, une plaisanterie montrent mieux le caractère que des combats qui font des milliers de morts, que les batailles rangées et les sièges les plus importants. »⁶⁰

Si les choix de Plutarque s'expliquent par le genre littéraire dans lequel il écrit, ce n'est pas *a priori* le cas d'Arrien. Avec lui, nous avons affaire à un historien « pure souche », si l'on peut s'exprimer ainsi. Pourtant, lui aussi procède à une sélection parmi les données disponibles et si son souci d'objectivité le pousse à mentionner au moins brièvement chacun des sept éléments dont il a été question à propos des barbares, son récit est lui aussi centré exclusivement sur quelques aspects majeurs de la figure d'Alexandre. Ainsi, si l'erreur de jugement de Darius est un facteur attribuable à la chance (ou à « quelque divinité », comme dit Arrien), pour le reste, il vise essentiellement à mettre en évidence deux qualités d'Alexandre : sa capacité à motiver ses troupes et son sens aigu de la stratégie. C'est pourquoi, dans son récit, il met l'accent, premièrement, sur le discours d'Alexandre, dans lequel, avec beaucoup de verve rhétorique, il met en avant la supériorité naturelle des Grecs sur les barbares, puis, deuxièmement, sur l'intelligente et magistrale conduite de la bataille par Alexandre, qu'il oppose à la lâcheté de Darius. Ce dernier, comme on l'a vu, est soumis à une opération de dénigrement de la part d'Arrien, perceptible notamment dans la mention de sa présomption et de sa cruauté⁶¹. Malgré un souci évident d'objectivité, le récit d'Arrien est donc lui aussi fortement polarisé et clairement arrangé pour faire ressortir les qualités d'Alexandre au détriment de Darius. Aussi Arrien n'a-t-il pas pu s'abstenir de relater la visite d'Alexandre aux prisonnières perses : malgré ses doutes sur

⁵⁹ Pour une évaluation récente de cette préface, cf. T. Duff, *Plutarch's Lives*, p. 14-22.

⁶⁰ *Alex.* 1, 1-2 (trad. R. Flacelière – E. Chambry, C.U.F., 1975): παραιτησόμεθα τοὺς ἀναγινώσκοντας, εἴαν μὴ πάντα μηδὲ καθ' ἕκαστον ἐξειργασμένως τι τῶν περιβοήτων ἀπαγγέλλωμεν, ἀλλ' ἐπιτέμνοντες τὰ πλείστα, μὴ συκοφαντεῖν. Οὐτε γὰρ ἱστορίας γράφομεν, ἀλλὰ βίους, οὔτε ταῖς ἐπιφανεστάταις πράξεσι πάντως ἔνεστι δῆλσις ἀρετῆς ἢ κακίας, ἀλλὰ πρᾶγμα βραχὺ πολλάκις καὶ ῥῆμα καὶ παιδιὰ τις ἔμφασιν ἥθους ἐποίησε μᾶλλον ἢ μάχαι μυριόnekροι καὶ παρατάξεις αἱ μέγισται καὶ πολιορκίαι πόλεων.

⁶¹ Sur le noircissement systématique du portrait de Darius dans l'*Anabase* d'Arrien, voir P. Briant, *Darius dans l'ombre d'Alexandre*, Paris, Fayard, 2003, p. 161-190.

l'authenticité de l'épisode, l'occasion était trop belle pour mettre en valeur le respect et la grandeur d'âme d'Alexandre. A cet égard, son récit se rapproche nettement des pratiques biographiques de Plutarque. En se rappelant qu'Arrien lui-même, dans sa « seconde » préface (I, 12, 2-5), précise qu'il va célébrer Alexandre à l'instar de ce qu'Homère a fait pour Achille, on peut conclure avec Philip Stadter que « Arrian is in no way objective »⁶².

Il en est tout autrement de Diodore. Son récit fait fi de la plupart des éléments traditionnels (il n'y a aucune mention de thèmes comme la présomption, la cruauté et la lâcheté, et ceux de la multitude et des richesses ne sont que brièvement mentionnés) et il ne se concentre que sur la bataille elle-même et sur le thème des femmes perses. Il n'en est pas pour autant centré exclusivement sur la figure d'Alexandre. Ainsi, dans la description de la bataille, la bravoure des Perses et les exploits de certains d'entre eux sont dûment rapportés, et pour les femmes, Diodore n'omet pas de mentionner le sort indigne qui leur fut réservé par les autres Grecs, avant de se lancer dans l'éloge de l'attitude respectueuse d'Alexandre lui-même. Malgré cette touche moralisante à la fin de sa relation, le récit de Diodore apparaît, dans son ensemble, plus neutre que ceux d'Arrien et de Plutarque. Évidemment, il serait facile d'attribuer cette relative neutralité et ce refus d'exploiter le potentiel rhétorique des thèmes relatifs aux barbares au manque d'originalité qu'on impute habituellement à Diodore et de les expliquer par une fidélité servile à ses sources. De fait, certaines omissions de Diodore se retrouvant chez Justin, il serait possible de les expliquer par le recours à une source commune qui n'aurait pas fait état de ces éléments. Cependant, comme il est apparu à propos du discours d'Alexandre, que Diodore ne retient pas alors qu'il devait assurément avoir connaissance de la tradition qui l'entourait, notre auteur était parfaitement capable d'opérer des choix dans le matériel dont il disposait. Une autre illustration pourrait être l'absence du thème de la *τύχη*, constatée ci-dessus. Kenneth Sacks s'est fait le grand défenseur de l'idée d'une plus grande indépendance de Diodore par rapport à ses sources⁶³, et cette relative autonomie pourrait bien s'avérer être la bonne explication dans le cas qui nous occupe. Visiblement, Diodore n'a pas retenu tous les thèmes barbares que la tradition lui fournissait. Était-ce par souci de concision ? C'est possible, mais peu probable, puisque sa narration comporte tout de même un grand nombre de détails dont il aurait pu faire abstraction s'il

⁶² Cf. P. A. Stadter, *Arrian*, p. 89. Il convient toutefois de ne pas surévaluer cet aspect. Le récit d'Arrien reste empreint d'une grande sobriété et d'un souci d'objectivité factuelle qui le distingue de l'approche moralisatrice de Plutarque. Arrien s'abstient d'ailleurs en principe d'introduire dans son récit des éloges explicites des vertus d'Alexandre, éléments qu'il retient pour le portrait dithyrambique qu'il dresse de lui dans le dernier livre de l'*Anabase*. Cf. A. B. Bosworth, *From Arrian to Alexander*, p. 135-156.

⁶³ Cf. K. S. Sacks, *Diodorus*, ainsi que son article « Diodorus and his Sources: Conformity and Creativity », dans : S. Hornblower, éd., *Greek Historiography*, Oxford, Clarendon Press, 1994, p. 213-232.

avait recherché la concision. S'il n'a pas retenu certains thèmes barbares, c'est bien plutôt qu'il avait choisi de privilégier deux éléments dans sa narration : le récit de la bataille, comme son travail d'historien l'y invitait naturellement, et l'épisode des femmes perses, qui lui permettait de donner à sa narration une dimension morale qui, dans sa conception de l'histoire, lui tenait particulièrement à coeur⁶⁴.

Sans surprise, cette dimension morale se retrouve dans le récit de Quinte-Curce : elle est omniprésente dans son oeuvre et a été reconnue depuis longtemps⁶⁵. Elle va de pair avec un goût tout aussi manifeste pour la rhétorique⁶⁶. Il n'est donc pas surprenant de constater que son récit de la bataille d'Issos est celui où tous les éléments traditionnels se rapportant aux barbares sont retenus et, pour la plupart, largement développés. Accordant beaucoup d'importance à tout ce qui précède la bataille, il fait une description détaillée de la multitude des barbares et développe abondamment le stéréotype du luxe et de la somptuosité inappropriés de l'armée perse. Il poursuit par une évocation tout aussi imagée de l'orgueil de Darius et par la mention de sa cruauté, dont il profite pour condamner la *barbara feritas* en général. De même, dans le discours d'exhortation d'Alexandre, il use avec force des clichés habituels sur la lâcheté et la mollesse des barbares efféminés. Cette rhétorique des barbares, qui s'accompagne d'ailleurs souvent d'une coloration hérodotéenne, comme on l'a vu plus haut, ne semble toutefois pas destinée à glorifier Alexandre. Ainsi, la description de la bataille demeure somme toute assez neutre et ne cherche pas particulièrement à valoriser Alexandre au détriment des Perses, dont les exploits sont rapportés. Le thème de la richesse n'est pas non plus exploité en vue de mettre en valeur le roi macédonien. Quant à l'épisode des femmes perses, il fournit certes à Quinte-Curce l'occasion de faire l'éloge d'Alexandre, mais non sans l'avoir sévèrement critiqué au préalable pour ses manquements futurs. Le récit de Quinte-Curce offre donc certes une forte polarisation entre les Grecs et les barbares, mais il ne peut nullement être considéré comme Alexandro-centriste.

En conclusion, pour revenir à notre question initiale, il est indéniable que la rhétorique des barbares est présente chez les historiens d'Alexandre. Certes, elle n'a pas chez eux la force ni l'éclat qu'elle revêt dans le morceau de bravoure que constitue le *De Alexandri fortuna aut virtute*

⁶⁴ Voir à ce sujet la discussion détaillée de K. S. Sacks, *Diodorus*, p. 23-54.

⁶⁵ Cf. S. Dosson, *Étude sur Quinte-Curce, sa vie et son oeuvre*, Paris, Hachette, 1886, en part. p. 197-216, 247-266 et 299-308; J. Therasse, «Le jugement de Quinte-Curce sur Alexandre. Une appréciation morale indépendante», *LEC* 41 (1973), p. 23-45.

⁶⁶ Cf. Dosson, *Quinte-Curce*, p. 217-246 ; F. Minissale, *Curzio Rufo : un romanziere della Storia*, Messine, Peloritana, 1983. Pour d'autres références bibliographiques, voir J.E. Atkinson, « Q. Curtius Rufus' "Historiae Alexandri Magni" », *ANRW*, II, 34.4, 1998, p. 3473-3475.

de Plutarque, tout entier dédié à la glorification d'Alexandre, et elle n'en reprend pas la polarisation extrême. Néanmoins, au cours de notre examen, il est apparu que l'opposition entre les Grecs et les barbares ou entre Alexandre et les barbares était exploitée, à des degrés divers, par chacun des cinq auteurs. Elle semble d'ailleurs proportionnelle au degré de moralisme perceptible dans leurs œuvres. C'est chez Quinte-Curce qu'elle est la plus évidente, la plus forte et la plus stéréotypée, sans qu'elle ne serve toutefois *a priori* à la glorification d'Alexandre, qui essuie même quelques critiques. Elle est présente également chez Justin, en dépit de la brièveté de sa narration et malgré l'élément de critique qu'elle comporte elle aussi envers Alexandre. Elle apparaît de façon plus modérée et plus sélective chez Diodore, qui retient surtout la valeur morale de l'épisode des prisonnières perses. Plutarque se montre lui aussi plus sélectif dans le traitement de ces thèmes, mais de toute évidence il y a recours pour valoriser son héros et pour le faire apparaître comme le « bon roi » par opposition à Darius. Et Arrien fait de même : malgré la sobriété et l'objectivité apparente de son récit, il n'hésite pas à utiliser la confrontation avec les barbares et avec Darius en particulier pour mettre en évidence ses qualités de stratège et de meneur d'hommes. Évidemment, cette confrontation avec les barbares est un fait historique et elle s'imposait donc d'elle-même à tout auteur qui faisait le récit de l'expédition d'Alexandre. À cet égard, il eût fallu examiner sous l'angle des barbares l'ensemble de cette expédition et non se limiter à la seule bataille d'Issos. Quoi qu'il en soit, la polarisation entre Grecs et barbares devait se retrouver tout naturellement dans les sources de nos auteurs et son exagération rhétorique dans certaines d'entre elles, à des fins de propagande ou par souci littéraire, est vraisemblable, voire assurée dans certains cas. Il est donc indéniable que la « rhétorique des barbares » constatée chez nos cinq auteurs trouve son origine, du moins en partie, dans les sources utilisées. Toutefois, malgré notre survol trop rapide des caractéristiques de chaque texte, nous espérons avoir montré, à partir de la thématique des barbares, que les sources n'expliquent pas toutes les différences et que la conception que chacun des cinq auteurs avait de l'histoire en général et de la figure d'Alexandre en particulier, les a poussés à faire des sélections dans les données fournies par la tradition historique et à adapter leur rhétorique à ces choix narratologiques et / ou idéologiques⁶⁷.

⁶⁷ Nous souscrivons donc à l'idée d'A.B. Bosworth (« *Plus ça change... Ancient Historians and their Sources* », *ClAnt*, 22, 2003, p. 167-197) selon laquelle les historiens anciens relatant des événements de « seconde main » n'ont pas cherché à inventer de toutes pièces des informations, mais qu'ils ont suivi plus ou moins fidèlement les sources dont ils disposaient tout en les adaptant selon leurs visées personnelles.